

Proposition de corpus – classe de 5° - Le voyage et l'aventure : pourquoi aller vers l'inconnu ?

Document 1- Séquence filmique.

La Tortue Rouge, Michael Dudok De Wit, 2016, France/Japon/Belgique.

Durée : environ 7 minutes.

Situation : C'est le début du film. Après une violente tempête, un homme échoue sur une île déserte.

Fiche technique :

Film d'animation long métrage, France / Japon / Belgique, 2016

Réalisation et scénario original : Michael Dudok de Wit

Adaptation : Michael Dudok de Wit et Pascale Ferran

Producteur artistique : Isao Takahata

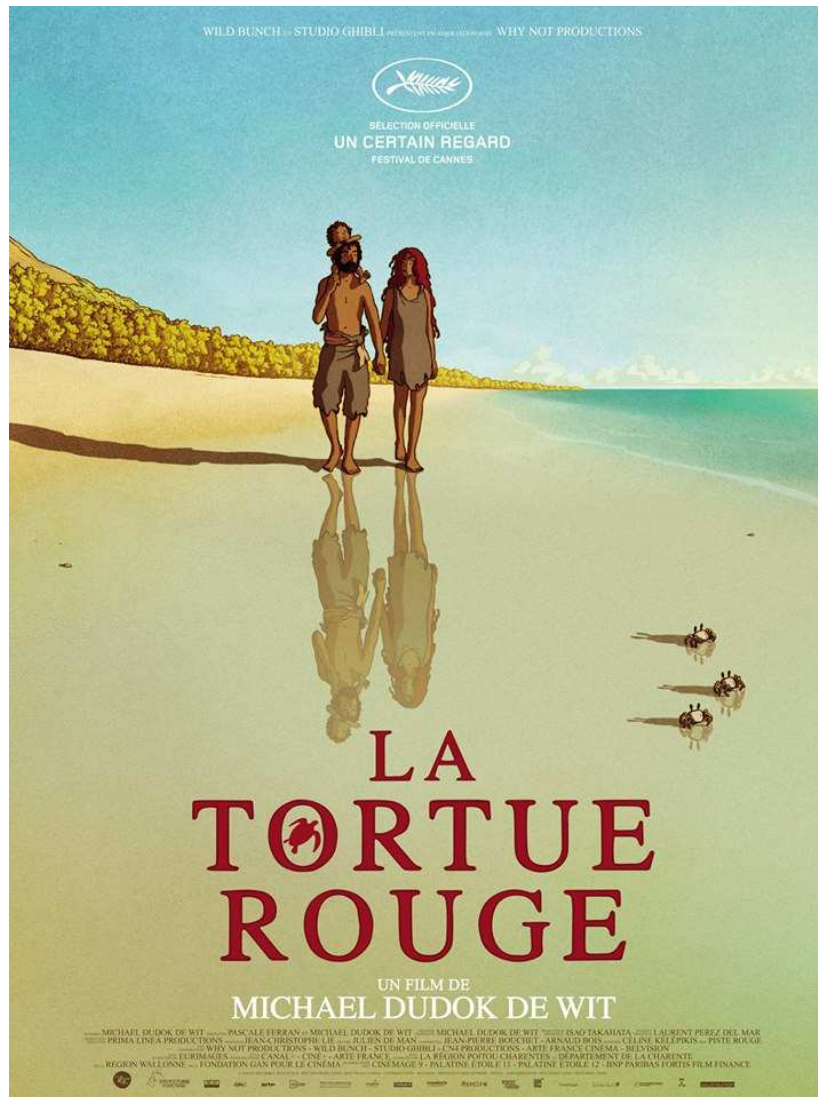
Création graphique : Michael Dudok de Wit

Studio d'animation : Prima Linea Productions

Musique originale : Laurent Perez del Mar

Version originale sans paroles

Document 2 – *La Tortue rouge* – document élève : affiche du film et critique de Cécile Mury, *Télérama* (17 février 2017).



Genre : ode à la nature.

Tout commence par un naufrage, un homme minuscule et fragile, happé par la fureur des vagues, recraché sur une île déserte. D'emblée, ce somptueux film d'animation s'enivre de la puissance de la nature, lui offre un vaste conte aux lumières changeantes, animé « à la main » et « à l'ancienne », à l'aquarelle et au fusain. Ceci n'est pas une banale histoire de naufragé, mais un mythe de sable et d'eau salée : la rencontre avec une grande tortue rouge, mystérieuse divinité aquatique qui se transforme

en femme à l'immense chevelure rousse emmêlée...

Sans que soit prononcé une seule parole, d'un bout à l'autre du récit, l'île devient le berceau d'un bonheur rousseauiste, primitif, quotidien, traversé par la course malicieuse des crabes voleurs, l'étirement des ombres, le crépitement des ondées passagères... et le cadre d'une réflexion bouleversante sur le cycle du temps. Rien d'ennuyeux pour autant dans cet éblouissement de lignes claires où l'on retrouve à la fois le talent méditatif des courts métrages de Michael Dudok de Wit (*Le Moine et le poisson*, *Père et Fille*), et l'imaginaire animiste du studio Ghibli de Hayao Miyazaki (qui collaborait pour la première fois avec un artiste étranger et extérieur au studio). Conte écolo, fascinant, sur l'amour et la nature, sur le cycle de la vie, cette *Tortue rouge* nage sur les rivages du chef-d'œuvre. – Cécile Mury.

Document 3 : *Vendredi ou la vie sauvage*, Michel Tournier, 1971.

Embarqué à bord de la Virginie, galiote hollandaise qui croise au large des côtes du Chili, Robinson est, en cette fin d'après-midi du 29 septembre 1759, en train de jouer aux cartes avec le capitaine quand le navire essuie une terrible tempête. Le navire semble bien résister quand tout à coup c'est le chaos. Le navire s'est échoué. Une vague gigantesque croule sur le pont et balaie tout ce qui s'y trouve, y compris Robinson en train d'aider des marins à mettre à l'eau un canot de sauvetage. Le texte qui suit constitue l'intégralité du deuxième chapitre.

Lorsque Robinson reprit connaissance, il était couché, la figure dans le sable. Une vague déferla sur la grève mouillée et vint lui lécher les pieds. Il se laissa rouler sur le dos. Des mouettes noires et blanches tournoyaient dans le ciel redevenu bleu après la tempête. Robinson s'assit avec effort et ressentit une vive douleur à l'épaule gauche. La plage était jonchée de poissons morts, de coquillages brisés et d'algues noires rejetés par les flots. À l'ouest, une falaise rocheuse d'avancé dans la mer et se prolongeait par une chaîne de récifs. C'était là que se dressait la silhouette de La Virginie avec ses mâts arrachés et ses cordages flottants dans le vent.

Robinson se leva et fit quelques pas. Il n'était pas blessé, mais son épaule contusionnée continuait à lui faire mal. Comme le soleil commençait à brûler, il se fit une sorte de bonnet en roulant de grandes feuilles qui croissaient au bord du rivage. Puis il ramassa une branche pour s'en faire une casse et s'enfonça dans la forêt.

Les troncs des arbres abattus formaient avec les taillis et les lianes qui pendaient des hautes branches un enchevêtrement difficile à percer, et souvent Robinson devait ramper à quatre pattes pour pouvoir avancer. Il n'y avait pas un bruit, et aucun animal ne se montrait. Aussi Robinson fut-il bien étonné en apercevant à une centaine de pas la silhouette d'un bouc sauvage au poil très long qui se dressait immobile, et qui paraissait l'observer. Lâchant sa canne trop légère, Robinson ramassa une grosse souche qui pourrait lui servir de massue. Quand il arriva à proximité du bouc, l'animal baissa la tête et grogna sourdement. Robinson crut qu'il allait foncer sur lui. Il leva sa massue et l'abattit de toutes ses forces entre les cornes du bouc. La bête tomba sur les genoux puis bascula sur le flanc.

Après plusieurs heures de marche laborieuse, Robinson arriva au pied d'un massif de rochers entassés en désordre. Il découvrit l'entrée d'une grotte, ombragée par un cèdre géant ; mais il n'y fit que quelques pas, parce qu'elle était trop profonde pour pouvoir être explorée ce jour-là. Il préféra escalader les roches, afin d'embrasser une vaste étendue du regard. C'est ainsi, debout sur le sommet du plus haut rocher, qu'il constata que la mer cernait de tous côtés la terre où il se trouvait et qu'aucune trace d'habitation n'était visible. : il était donc sur une île

déserte. Il s'expliqua ainsi l'immobilité du bouc qu'il avait assommé. Les animaux sauvages qui n'ont jamais vu l'homme ne fuient pas à son approche. Au contraire, ils l'observent avec curiosité.

Robinson était accablé de tristesse et de fatigue. En errant au pied du grand rocher, il découvrit une espèce d'ananas sauvage qu'il découpa avec son couteau de poche et qu'il mangea. Puis il se glissa sous une pierre et s'endormit.

Document 4 : « Celui qui n'avait jamais vu la mer », *Mondo et autres histoires*, J.M.G Le Clézio, Gallimard, 1978. (extrait)

Daniel, « qui aurait bien aimé s'appeler Simbad », quitte son lycée, classe et dortoir, au début de l'hiver pour aller voir la mer, sa grande passion. Le narrateur, un élève, imagine le périple de son condisciple, à bord de trains de marchandises, jusqu'à son arrivée.

Quand il se réveilla, le soleil était déjà dans le ciel. Daniel est sorti de la cabane, il a fait quelques pas en clignant des yeux. Il y avait un chemin qui conduisait jusqu'aux dunes, et c'est là que Daniel se mit à marcher. Son cœur battait plus fort, parce qu'il savait que c'était de l'autre côté des dunes, à deux cent mètres à peine. Il courait sur le chemin, il escaladait la pente de sable, et le vent soufflait de plus en plus fort, apportant le bruit et l'odeur inconnus. Puis il est arrivé au sommet de la dune, et d'un seul coup il l'a vue.

Elle était là, partout, devant lui, immense, gonflée comme la pente d'une montagne, brillant de sa couleur bleue, profonde, toute proche, avec ses vagues hautes qui avançaient vers lui.

« La mer ! la mer ! » pensait Daniel mais il n'osa rien dire à voix haute. Il restait sans pouvoir bouger, les doigts un peu écartés, et il n'arrivait pas à réaliser qu'il avait dormi à côté d'elle. Il entendait le bruit lent des vagues qui se mouvaient sur la plage. Il n'y avait plus de vent, tout à coup, et le soleil luisait sur la mer, allumait un feu sur chaque crête de vague. Le sable de la plage était couleur de cendres, lisse, traversé de ruisseaux et couvert de larges flaques qui reflétaient le ciel.

Au fond de lui-même, Daniel a répété le beau nom plusieurs fois comme cela, « La mer, la mer, la mer... » la tête pleine de bruit et de vertige. Il avait envie de parler, de crier même, mais sa gorge ne laissait pas passer sa voix. Alors il fallait qu'il parte ne criant, en jetant très loin son sac bleu qui roula dans le sable, il fallait qu'il parte en agitant ses bras et ses jambes comme quelqu'un qui traverse une autoroute. Il bondissait par-dessus les bandes de varech, il titubait dans le sable

sec du haut de la plage. Il ôta ses chaussures et ses chaussettes, et pieds nus, il courait encore plus vite, sans sentir les épines et les chardons.

La mer était loin, à l'autre bout de la plaine de sable. Elle brillait dans la lumière, elle changeait de couleur et d'aspect, étendue bleue, puis grise, verte, presque noire, bancs de sable ocre, ourlets blancs des vagues. Daniel ne savait pas qu'elle était si loin. Il continuait à courir, les bras serrés contre son corps, le cœur cognant de toutes ses forces dans sa poitrine. Maintenant il sentait le sable dur comme l'asphalte, humide et froid sous ses pieds. A mesure qu'il s'approchait, le bruit des vagues grandissait, emplissait tout comme un sifflement de vapeur. C'était un bruit très doux et très lent, puis violent et inquiétant comme les trains sur les ponts de fer, ou bien qui fuyait en arrière comme l'eau des fleuves. Mais Daniel n'avait pas peur. Il continuait à courir le plus vite qu'il pouvait, droit dans l'air froid, sans regarder ailleurs. Quand il ne fut plus qu'à quelques mètres de la frange d'écume, il sentit l'odeur des profondeurs et il s'arrêta. Un point de côté brûlait son aine, et l'odeur puissante de l'eau salée l'empêchait de reprendre son souffle.

Il s'assit sur le sable mouillé, et il regarda la mer monter devant lui presque jusqu'au centre du ciel. Il avait tellement imaginé le jour où il la verrait enfin, réellement, pas comme sur les photos ou comme au cinéma, mais vraiment, la mer toute entière, exposée autour de lui, gonflée, avec les gros dos des vagues qui se précipitent et déferlent, les nuages d'écume, les pluies d'embrun en poussière dans la lumière du soleil, et surtout, au loin, cet horizon courbe comme un mur devant le ciel ! Il avait tellement désiré cet instant-là qu'il n'avait plus de forces, comme s'il allait mourir ou bien s'endormir.

C'était bien la mer, sa mer, pour lui seul maintenant, et il savait qu'il ne pourrait plus jamais s'en aller. Daniel resta longtemps couché sur le sable dur, il attendit si longtemps, étendu sur le côté, que la mer commença à monter le long de la pente et vint toucher ses pieds nus.

Document 5 : *Robinson Crusoé*, Daniel Defoë, 1719, traduction par Pétrus Borel, Borel et Varenne, 1836.

Lorsque je m'éveillai il faisait grand jour ; le temps était clair, l'orage était abattu, la mer n'était plus ni furieuse ni houleuse comme la veille. Mais quelle fut ma surprise en voyant que le vaisseau avait été, par l'élévation de la marée, enlevé, pendant la nuit, du banc de sable où il s'était engravé, et qu'il avait dérivé presque jusqu'au récif dont j'ai parlé plus haut, et contre lequel j'avais été précipité et meurtri. Il était environ à un mille du rivage, et comme il paraissait poser encore sur sa quille, je souhaitai d'aller à bord, afin de sauver au moins quelques choses nécessaires pour mon usage.

Quand je fus descendu de mon appartement, c'est-à-dire de l'arbre, je regardai encore à l'entour de moi, et la première chose que je découvris fut la chaloupe, gisant sur la terre, où le vent et la mer l'avaient lancée, à environ deux milles à ma droite. Je marchai le long du rivage aussi loin que je pus pour y arriver ; mais ayant trouvé entre cette embarcation et moi un bras de mer qui avait environ un demi-mille de largeur, je rebroussai chemin ; car j'étais alors bien plus désireux de parvenir au bâtiment, où j'espérais trouver quelque chose pour ma subsistance.

Un peu après midi, la mer était très calme et la marée si basse, que je pouvais avancer jusqu'à un quart de mille du vaisseau. Là, j'éprouvai un renouvellement de douleur ; car je vis clairement que si nous fussions demeurés à bord, nous eussions tous été sauvés, c'est-à-dire que nous serions tous venus à terre sains et saufs, et que je n'aurais pas été si malheureux que d'être, comme je l'étais alors, entièrement dénué de toute société et de toute consolation. Ceci m'arracha de nouvelles larmes des yeux ; mais ce n'était qu'un faible soulagement, et je résolus d'atteindre le navire, s'il était possible. Je me déshabillai, car la chaleur était extrême, et me mis à l'eau. Parvenu au bâtiment, la grande difficulté était de savoir comment monter à bord. Comme il posait sur terre et s'élevait à une grande hauteur hors de l'eau, il n'y avait rien à ma portée que je pusse saisir. J'en fis deux fois le tour à la nage, et, la seconde fois, j'aperçus un petit bout de cordage, que je fus étonné de n'avoir point vu d'abord, et qui pendait au porte-haubans de misaine, assez bas pour que je pusse l'atteindre, mais non sans grande difficulté. À l'aide de cette corde je me hissai sur le gaillard d'avant. Là, je vis que le vaisseau était brisé, et qu'il y avait une grande quantité d'eau dans la cale, mais qu'étant posé sur les accores d'un banc de sable ferme, ou plutôt de terre, il portait la poupe extrêmement haut et la proue si bas, qu'elle était presque à fleur d'eau ; de sorte que l'arrière était libre, et que tout ce qu'il y avait dans cette partie était sec. On peut bien être assuré que ma première besogne fut de chercher à voir ce qui était avarié et ce qui était intact. Je trouvai d'abord que toutes les provisions du vaisseau étaient en bon état et n'avaient point souffert de l'eau ; et me sentant fort disposé à manger, j'allais à la soute au pain où je remplis mes poches de biscuits, que je mangeai en m'occupant à autre chose ; car je n'avais pas de temps à perdre. Je trouvai aussi du *rum* dans la grande chambre ; j'en bus un long trait, ce qui, en vérité, n'était pas trop pour me donner du cœur à l'ouvrage. Alors il ne me manquait plus rien, qu'une barque pour me munir de bien des choses que je prévoyais devoir m'être fort essentielles.

Il était superflu de demeurer oisif à souhaiter ce que je ne pouvais avoir ; la nécessité éveilla mon industrie. Nous avions à bord plusieurs vergues, plusieurs mâts de hune de rechange, et

deux ou trois espares doubles ; je résolus de commencer par cela à me mettre à l'œuvre, et j'élinguai hors du bord tout ce qui n'était point trop pesant, attachant chaque pièce avec une corde pour qu'elle ne pût pas dériver. Quand ceci fut fait, je descendis à côté du bâtiment, et, les tirant à moi, je liai fortement ensemble quatre de ces pièces par les deux bouts, le mieux qu'il me fut possible, pour en former un radeau. Ayant posé en travers trois ou quatre bouts de bordage, je sentis que je pouvais très bien marcher dessus, mais qu'il ne pourrait pas porter une forte charge, à cause de sa légèreté. Je me remis donc à l'ouvrage, et, avec la scie du charpentier, je coupai en trois, sur la longueur, un mât de hune, et l'ajoutai à mon radeau avec beaucoup de travail et de peine. Mais l'espérance de me procurer le nécessaire me poussait à faire bien au-delà de ce que j'aurais été capable d'exécuter en toute autre occasion